



CLASSIQUES  
GARNIER

MAULPOIX (Jean-Michel), « Épilogue : *Du contemporain...* », in  
CARDONNE-ARLYCK (Élisabeth), VIART (Dominique) (dir.), *La Revue des lettres  
modernes. Effractions de la poésie*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16863-8.p.0329](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16863-8.p.0329)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de  
communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2003. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

# ÉPILOGUE

## DU CONTEMPORAIN...

par JEAN-MICHEL MAULPOIX

*Un poète contemporain, c'est d'abord un  
contemporain qui écrit de la poésie.*

Wallace STEVENS

**A**U jour d'aujourd'hui, la poésie me pose une question insistante : de qui, de quoi es-tu le contemporain ? Spontanée, la réponse paraît toute simple. Je suis, comme quiconque, le contemporain du journal du matin et du temps qu'il fait aujourd'hui. Le contemporain des gens que je croise et de ceux avec qui je partage mon temps, de ceux à qui je donne de mon temps, de ceux avec qui je prends ou je perds mon temps. Je suis le contemporain de tout ce qui se trouve dans le même temps, la même époque, que moi.

Je n'ai pas choisi d'être le contemporain de ceci, ou de cela. Non plus que d'avoir les cheveux et les yeux de telle ou telle couleur. Car le contemporain est d'abord quelque chose qui ne se discute pas. Je suis donc le contemporain de George Bush et de Ben Laden, de Star Academy et de Loana, d'Yves Bonnefoy et de Michel Deguy, de BHL et du DVD, du téléphone portable, d'Internet et du Mac Do. Le contemporain est immense, interminable, incontrôlable, hétéroclite. Il se prête à la liste et au coq-à-l'âne, mais ne se laisse pas dénombrer, puisqu'il rassemble tout ce qui, de près ou de loin, en vrac, constitue l'Époque.

Étant né dans les années Cinquante, je peux distendre mon contemporain dans leur direction, puisqu'il m'en reste une trace que je transporte et qui à coup sûr conditionne l'entente même

*que j'ai de mon temps. Cette trace, je l'identifierai volontiers comme l'empreinte d'un certain lyrisme : celui de Malraux, d'Édith Piaf, de Jacques Brel ou de De Gaulle, celui de Joss Randall, de Zorro ou de John Wayne, celui du baby boom et de la « nouvelle frontière », un lyrisme petit-bourgeois, un peu kitsch, à teinture humaniste, où se mélangent une culture de résistance et une culture de reconstruction, somme toute assez opposées au futur barré de noir de la génération punk et compagnie.*

*Bref, si j'entends le contemporain comme une pointe, je le vois aussi comme un temps gigogne, un temps à tiroirs, déjà une mémoire... En vérité le laps de temps pris en compte dans sa définition n'est pas d'une grande importance : il se raccourcit ou se distend au gré des circonstances et des affects. Je peux être le contemporain de mon siècle comme celui de l'heure ou de la minute présente. C'est une affaire de rythme d'intensité. Il y a dans le contemporain des creux et des crêtes, des lenteurs, des retards, des durées, des éclairs...*

*Le contemporain, après tout, c'est ma vie. Ou plutôt, le contemporain durera pour moi le temps de ma vie. Il passera avec elle. Car le contemporain est ce milieu où je respire. Parfois au bord de l'asphyxie. Parfois à pleins poumons. Le contemporain concerne directement mon corps, il touche à mon corps, lequel est cependant doté d'une histoire, d'une mémoire déjà vieille. Je suis le contemporain de mes sensations, mes désirs, mes chimères, mes oublis, mes pensées. Je suis le contemporain de tout ce qui insiste en moi. Je suis le contemporain du corps de ma mère dont j'ai bien du mal à sortir. Je suis le contemporain de ce que j'aime, parce que ce que j'aime m'offre du temps à vivre. Je suis le contemporain de mon transitoire. Le contemporain d'un enfant qui naît et d'un homme qui meurt.*

*Mais il se trouve aussi que j'écris. L'écriture est l'une de mes façons d'être dans le contemporain. Je suis un écrivain contemporain. Qu'est-ce que cela veut dire ? En quoi l'espèce de textes poétiques que j'écris infléchit-elle ma relation au contemporain ?*

*Pour tenter de répondre à cette question, je dois d'abord faire part d'une observation.*

*Il a beaucoup été question de « présence » dans la poésie française du dernier demi-siècle. Ce mot est par exemple l'une des notions clefs de l'œuvre d'Yves Bonnefoy. Mais quiconque ouvre une anthologie de poésie ne peut qu'être frappé par la constance de deux motifs, deux postures apparemment antagonistes :*

— *Le poète y apparaît d'abord comme un homme qui se retourne : Orphée vers Eurydice, Baudelaire vers le « vert paradis des amours enfantines », Rimbaud cherchant « la petite morte derrière les rosiers », Apollinaire au fil du Rhin, voyant se défleurer les cerisiers de « Mai » (« Or des vergers fleuris se figeaient en arrière »)... telle est la déclinaison assidue d'un ubi sunt, d'un je me souviens et d'un nevermore où s'alimente la dimension élégiaque de l'écriture.*

— *Mais le poète est aussi celui qui se porte en avant, toujours plus ou moins sur le départ, en instance ou en marche, il appelle et réclame du futur. C'est le piéton Rimbaud. C'est René Char affirmant que la poésie lance des « salves d'avenir » ou qu'il existe « une sorte d'homme toujours en avance sur ses excréments ». C'est encore Paul Celan s'exclamant « la poésie va plus avant »...*

*J'entends donc le sujet lyrique comme quelqu'un à la fois qui se retourne et qui anticipe, qui regarde en avant et en arrière. Une sorte de Janus, ou plutôt de contemporain tordu, à la façon d'un thyrses, d'une flamme, ou d'un point d'interrogation, puisque simultanément il vit dans le présent, se retourne vers le passé et se projette dans le futur. Cela, ce que chacun fait quotidiennement sans y prêter garde, l'écriture poétique l'amplifie, le radicalise, l'aggrave et l'observe parce qu'elle est ce travail de la langue qui constamment s'inquiète de sa provenance et de sa destination.*

*Difficile donc de s'en tenir à mon affirmation liminaire. Je ne suis pas le contemporain du journal du matin et du temps qu'il fait. Il faut recréer la question...*

*Mallarmé écrit, dans « L'Action restreinte », première partie de « Quant au livre » : « Mal informé celui qui se crierait son propre contemporain, désertant, usurpant, avec impudence égale, quand du passé cessa et que tarde un futur ou que les deux se remmèlent perplexément en vue de masquer l'écart. ». Ce que Mallarmé désigne ici n'est tout d'abord autre chose que ce qu'il appelle ailleurs l'interrègne du poète post-romantique, perplexément suspendu entre un passé qui n'est plus et un futur qui n'est pas encore. Situation « moderne » par excellence, que d'autres après lui, tel Paul Valéry, continueront de gloser.*

*Mais, par-delà, j'entends dans ce propos l'esquisse d'une réponse à la question ici posée : « De qui, de quoi suis-je le contemporain ? ».*

*Il n'appartient pas à celui qui écrit de « se crier son propre contemporain », c'est-à-dire de manifester platement ou bruyamment son appartenance à son temps, de souscrire à ce que Mallarmé appelle le quotidien néant, ou de s'enfoncer tout entier dans ce qu'il nomme encore le tunnel de l'époque.*

*Il lui appartient plutôt, à ce poète, d'éprouver et de connaître précisément le suspens, l'entre-deux de ce qui n'est plus et de ce qui n'est pas encore, et d'établir ses pages sur cette charnière, d'y faire travailler formes et figures, d'y instaurer le poème comme un lieu critique, articulatoire, en décryptant et recryptant le sens pour proposer ce que Michel Deguy appellerait une « nouvelle donne ».*

*Cette position, au plan formel, fut précisément celle de Mallarmé conservant au vieil alexandrin sa fidélité, aussi bien que se hasardant à composer le « coup de dés », lors même que commençait en son temps à se généraliser l'usage du vers libre. Mallarmé prenant donc son parti d'un « suspens vibratoire », aussi bien que d'une poursuite formelle contredisant les usages nouveaux de l'Époque.*

*Ainsi qu'en témoigne le triste sort des textes que l'on dit « engagés », nul poème ne peut être critique, c'est-à-dire réflexif dans sa forme même, s'il s'élançe, s'écrie, se divulgue et inter-*

vient directement dans l'Époque, fût-ce pour la critiquer violemment.

*Est-ce dire que le poète choisit le retranchement, n'est le contemporain que de ses chers disparus et n'a donc rien à voir avec le temps présent ? Le sort de Mallarmé pourrait le laisser croire. Mais le médaillon de Villiers de L'Isle-Adam invite pour le moins à nuancer : « [...] ce n'est pas contemporanément à une époque, aucunement, que doivent, pour exalter le sens, advenir ceux que leur destin chargea d'en être à nu l'expression ; ils sont projetés maint siècle au-delà, stupéfaits, à témoigner ce qui, normal à l'instant même, vit tard magnifiquement par le regret, et trouvera dans l'exil de leur nostalgique esprit tourné vers le passé, sa vision pure. ».*

*Surgissent ici deux idées importantes :*

— *Se retrouve tout d'abord l'idée mallarméenne bien connue, illustrée notamment par le « Tombeau d'Edgar Poe », selon laquelle le poète « advient » (tel qu'en lui-même enfin), est reconnu donc, glorifié peut-être, loin au-delà de son temps. Il n'écrit pas pour celui-ci. Son travail n'est pas d'expression directe ou d'intervention, mais de projection du présent dans l'avenir, voire d'épuration formelle, et comme obscurcie, réservée, de ce présent même. Les relations du poète avec ses contemporains ne peuvent guère donner lieu qu'à un « malentendu ».*

— *Mais si le poète n'écrit pas pour son époque, il écrit dans son époque, dont il lui appartient d'être « à nu l'expression ». Tel une corde sensible qui vibrerait et résonnerait sous les heurts de l'époque. Ce propos corrige nettement l'idée selon laquelle le poète serait indifférent et étranger à son temps. Mieux, s'il doit se retrancher et se garder d'intervenir directement dans l'Époque, c'est afin « d'en être à nu l'expression ». Et c'est paradoxalement en se tournant vers le passé qu'il saura témoigner au mieux du présent.*

*Car le poète est un contemporain qui se retourne, un contemporain qui se souvient du présent, puisqu'il regarde précisément le présent dans l'angle de sa perte. Il parle, selon les mots de*

*Paul Celan dans Le Méridien, « dans l'angle d'inclinaison de son existence ».*

*Le poète regarde perplexement l'existence dans l'énigme même de sa fuite. Il ne détourne pas les yeux de cette question qu'est en elle-même toute existence. Il est avant tout le contemporain d'une ignorance, celle que partagent en tous temps et en tous lieux nos semblables : la commune ignorance du pourquoi de notre existence.*

*C'est pourquoi il regarde en arrière, désireux comme Orphée de voir « ce qui n'est pas tourné vers nous ». Ainsi décelant dans le contemporain ce qui s'en enfuit (ou considérant le contemporain par où il fuit, comme un tonneau percé) il jette déjà sur lui le regard du futur.*

*Par là, il informe l'avenir, il parle aux hommes de l'avenir, c'est-à-dire à ceux pour qui notre présent sera évidemment un passé, une mémoire, à ceux qui connaîtront comme perdu cela dont nous vivons aujourd'hui la présence et que le poète déjà observe et accueille en sa perte.*

*Il apparaît que le poète a trop violemment affaire à la destinée comme question, à la langue comme mémoire et au sujet comme projet pour poser simplement le temps de l'écriture en termes de contemporanéité.*

*Il est ce regard posé sur la perte, un regard dans la perte.*

*Lorsque Victor Hugo compose son fameux poème « Demain dès l'aube », il concentre dans un même texte le départ et le retournement. Que dit-il, sinon « demain je me retournerai ». Demain je me rendrai présent à ton absence. Demain je serai ta mémoire.*

*Certes, Hugo sut aussi être — et mieux que tout autre — un contemporain engagé dans son temps. Le contemporain de Napoléon III et des Pauvres gens. Mais nous savons bien qu'en ses poèmes il a travaillé sans relâche à fabriquer du futur et de la mémoire. Il n'est pas seulement venu exprimer ou écrire son temps : il a voulu l'orienter, il lui a ouvert symboliquement cette issue qu'on appelle l'espoir. Il lui a donné à entendre du sens.*

*En vérité, pourquoi le poète se retourne-t-il ? Parce qu'il*

*garde parmi les contemporains la mémoire de l'avenir. Même lorsqu'il se fait tard. Parce qu'il s'attarde, persiste et signe.*

*Selon Mallarmé, il lui incombe d'assurer une continuité, de transmettre un legs, de poursuivre une « antique fonction », de « rallumer le lustre » de la langue, d'être « l'ordonnateur de fêtes en chacun », d'articuler encore l'homme à de l'absolu dans « une époque qui survit à la beauté ». De l'amener au contact de ce qu'il ignore. De sauvegarder en lui « l'instinct de ciel »...*

*Si je cite ainsi, obstinément, Mallarmé, c'est que tout en ayant conscience de l'écart qui nous sépare de lui, j'ai la conviction que la poésie est bien là, définie dans sa raison d'être, son maintien et peut-être son devoir. Et que du même coup se trouve aussi la réponse à la question : « De qui, de quoi, êtes-vous le contemporain ? ». Osons le dire, nous sommes les contemporains de Ronsard et de Hugo, de Baudelaire et de Rimbaud, de Michaux et de Deguy, dès lors qu'à un présent qui se consume et nous emporte nous opposons une écriture ou une lecture où notre aujourd'hui retrouve sa mémoire. Nous redevenons un pont et un écart dans la proximité de ces « passants considérables » qui nous invitent à décrocher du bavardage de l'Époque et qui réveillent en nous « l'inquiétude du langage sur ses possibilités, sa destination, ses limites ».*

*Volontiers, je fais mien ce mot de Wallace Stevens affirmant « Je suis ce qui m'entoure ». Je ne conçois pas le poète autrement que citoyen de son époque, enraciné en elle, aussi bien que mobile avec elle, regardant « en face les hommes de son temps » et circulant dans les rues de la ville comme déjà le baudelairien « peintre de la vie moderne »... Mais je ne le vois pas non plus autrement que comme un être qui se retourne, et pas seulement vers le passé, mais également comme on le dit de ces insomniaques qui, ne trouvant pas le sommeil, se retournent en tous sens dans leur lit. Au poète de froisser le lit de l'époque. Ou, pour mêler les métaphores, de retourner l'Époque comme on retourne la terre d'un jardin avant d'y planter.*

*Au poète de tourner et de retourner la langue dans la langue,*



*comme un objet étrange, ou comme un gant dont on voudrait voir la doublure.*

*Au poète de se retourner et de s'avancer, en faisant des propositions, excentriques à l'époque, en se portant à la rencontre de ce qui vient, en refusant de ne s'en tenir au seul enregistrement d'un état de fait, en cherchant plutôt à s'orienter dans le contemporain, à retrouver pour lui la promesse d'une mémoire.*